

—Il faut bien le croire, puisque c'est en cette qualité-là que la petite s'est présentée ici ce soir. Naturellement, je l'ai reçue, bien que ce ne soit pas le moment d'augmenter le personnel du logis et d'y prendre des parents en pension. Enfin, je lui ai donné à souper. Un triste festin, c'est vrai ; mais elle s'en est contentée, et la pauvre enfant, qui avait autant besoin de sommeil que de nourriture, dort depuis ce moment-là comme une bienheureuse qu'elle n'est pas.

—Elle dort ? répéta Bénard de l'air d'un homme à qui l'intelligence fait subitement défaut. Qui ? Où cela ?

Son ami décrocha la lampe, et invitant du geste le mercier à marcher sans bruit et à garder le silence, il le conduisit dans la boutique et éclaira avec précaution le visage de la dormeuse blottie près du poêle. Son attitude était charmante. C'était quelque chose qui participait de la grâce du chat et de l'abandon de l'enfant. On se sentait, en la contemplant, sous l'empire d'une puissance irrésistible : le prestige de la faiblesse qui commande la protection.

Bénard examina la dormeuse d'abord avec défiance, puis avec curiosité, et enfin avec intérêt. Son ami, voyant en lui une sorte d'hésitation, lui souffla cette observation à demi-voix :

—Si tu ne la connais pas, comme elle sera gênante tout à l'heure, on peut la mettre à la porte.

Le mercier ne répondit rien à la question : " Si tu la connais pas. " Il dit seulement, avec l'accent et le regard de la compassion :

—Elle dort de bon cœur ; il serait dommage de la réveiller.

Puis, de peur que la lueur de la lampe passant devant ses yeux ne troublât son sommeil, il s'interposa entre elle et la lumière, fit signe à son ami de rentrer dans l'arrière-boutique, où il le suivit. Comme il ne s'était pas expliqué quant à sa parenté avec la voyageuse, l'ami, qui en

était resté, sur ce point, à la déclaration de Toinette, demanda à Bénard :

—À présent que tu l'as bien vue, trouves-tu qu'elle ressemble, comme elle dit, à ta sœur ? si toutefois, continua-t-il, tu as eu une sœur ; car depuis dix ans que nous sommes liés, tu ne m'as jamais parlé d'elle.

—Oui, sans doute, j'avais une sœur, mon aîné, répliqua Bénard ; mais il y a si longtemps que je l'ai perdue.

Et il allait indiquer une date invraisemblable pour qui l'eût rapportée à l'âge que Toinette semblait avoir ; mais, par suite d'une réflexion qui déjà l'avait empêché d'avouer qu'il ne retrouvait aucun indice de parenté dans les traits de celle qui s'était présentée chez lui comme étant sa nièce, il ne dit point cette date.

Son ami, étonné qu'il ne lui eût pas demandé de quelle preuve la jeune fille avait appuyé son droit au titre qu'elle s'attribuait, lui montra la lettre restée sur la table.

—Si tu veux, lui dit-il, savoir au juste qui elle est, tu le verras dans cette lettre à ton adresse, apportée par la petite, qui arrive de Gisors, ton pays, car il paraît que tu es de Gisors : je n'en sais rien. Au fait, tu ne sais peut-être pas, en revanche, que je suis de Limoges. C'est bien singulier, cette vie de Paris : on se rencontre un beau jour, on se convient mutuellement, et on s'acquine l'un à l'autre sans se demander d'où l'on vient.

A ce nom de Gisors, il y avait eu de la part de Bénard un mouvement de tête qui ressemblait fort à une dénégation ; mais il l'avait aussitôt réprimé.

—Voyons-la, cette lettre, dit-il à son ami quand ce dernier eut fini de parler.

Il la lui donna. Elle portait seulement pour adresse la vague indication que l'on connaît : " A monsieur Bénard, mercier, à Paris. "

Bénard posa la lampe sur la table, ouvrit la lettre, et en commença la lecture. Son ami s'était assis près de lui, se disposant à l'écouter ; mais, dès les premières